

LE DÉMON MARIÉ

suivi de
PENSÉES

NICOLAS MACHIAVEL



Éditions l'Escalier

Le Démon Marié
suivi de Pensées

Nicolas Machiavel

LE DÉMON MARIÉ

On trouve parmi les anciennes annales de Florence une histoire à laquelle on a d'abord assez de peine à ajouter foi ; mais les circonstances en sont si notables et si pressantes que l'esprit est enfin contraint de s'y rendre, car les personnes et les familles y sont nommées, et quelques-unes sont encore présentement si considérables, qu'on n'aurait pas osé les comprendre en cette relation, si elle n'était fort authentique ; et l'histoire en serait périée avec le temps, si la vérité ne l'avait défendue contre l'oubli.

Un homme de probité de cette ville-là (je ne feindrai point de dire que c'est le fameux Machiavel) en a laissé des mémoires qu'il dit avoir reçus de Rodéric même, qui est le héros de la pièce.

Il dit donc que du temps que Florence était une république, une infinité de gens allaient en enfer pour être morts en péché mortel, et qu'à leur entrée dans ce malheureux séjour, presque tous se plaignaient qu'ils n'étaient tombés en ce malheur que pour avoir épousé des femmes insupportables ; que les juges infernaux en étaient fort étonnés, et qu'ils ne pouvaient qu'à peine croire que la malignité des femmes fût si grande et que l'accusation en fût véritable. Mais comme depuis longtemps on ne leur disait autre chose, et que presque tous les damnés s'accordaient dans cette accusation, ils en firent leur rapport à Lucifer, qui jugea que la chose était digne d'en faire information ; il voulut être éclairci de la vérité, et, pour cet effet, ayant sur-le-champ assemblé son conseil, il leur dit ces paroles :

« Messieurs, encore que ma puissance soit absolue et arbitraire dans ce royaume sombre, et que je ne sois obligé par aucune loi ni coutume de prendre sur mes affaires l'avis de personne, néanmoins, comme il y a plus de sagesse à prendre conseil qu'à le négliger, je vous ai fait venir pour prendre vos sentiments sur une chose que je trouve très importante, et qui pourrait procurer quelque blâme à mon gouvernement si je la laissais passer sans en découvrir la vérité. Tous les hommes qui viennent ici ne se plaignent que de leurs femmes ; ils les accusent constamment d'être la seule cause de leur perte ; cela me paraît impossible ; mais, pourtant, je crains d'une part de passer pour ridicule, en accordant ma créance à ce rapport, et d'autre part d'être blâmé de négligence si je ne m'en informe à fond et diligemment. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez que je doive faire en cette occasion. »

La chose parut à tous de conséquence, et ils convinrent d'abord qu'il fallait par tous moyens découvrir si les plaintes des hommes mécontents de leurs mariages étaient fondées sur la vérité; mais ils ne furent pas d'accord sur les mesures qu'il fallait prendre pour n'y être pas trompé. Les uns opinèrent qu'il fallait envoyer sur la terre un démon en forme humaine, qui connût par lui-même du fait pour en faire ensuite son rapport; les autres disaient qu'on pourrait savoir la chose sans se mettre si fort en frais, et qu'il n'y avait qu'à redoubler la torture à plusieurs âmes de différentes espèces, pour leur faire avouer la vérité. Cet avis trop cruel fut rejeté, parce qu'on assura que les tourments étaient une mauvaise voie pour savoir la vérité, et qu'au contraire ils faisaient toujours mentir ceux qui ne pouvaient les souffrir pour s'en délivrer, et ceux qui étaient assez forts pour les endurer, par la gloire qui flattait leur orgueil d'avoir résisté aux plus rudes peines; mais on ajouta que, s'il s'agissait de tirer de l'âme d'une femme damnée la vérité par force de tourments, on y perdrait sa peine, vu que son obstination à résister à son devoir, étant déjà invincible durant sa vie, se trouverait encore confirmée et endurcie en enfer. C'est pourquoi il fut résolu, à la pluralité des voix, qu'on députerait un de la troupe en l'autre monde, pour y voir de ses propres yeux la vérité de ce qui s'y passait.

Mais personne ne s'offrant pour cet emploi, on tira au sort, et il tomba sur Belphegor, l'un des principaux ministres de cette cour, et qui d'archange, avant sa chute du ciel, était devenu archidiabole. Il ne prit cette commission qu'à regret; mais il fut contraint d'obéir, et s'engagea à pratiquer et faire exactement tout ce qui avait été résolu dans le conseil. Il avait été ordonné que celui qui serait député recevrait du trésor cent mille ducats pour aller sur la terre en forme humaine, et qu'étant là il prendrait une femme, avec laquelle il serait obligé de tenir ménage durant dix ans, au bout desquels, feignant de mourir, il abandonnerait son corps et viendrait rendre compte à ses supérieurs de l'expérience qu'il aurait faite des fatigues et des peines du mariage. On lui déclara encore que pendant tout ce temps il serait soumis à toutes les disgrâces, à toutes les passions et à toutes les faiblesses d'esprit auxquelles les mortels sont sujets, même à l'ignorance, à la pauvreté et à la perte de la liberté, à moins qu'il ne s'en sût défendre par la force ou par adresse.

Belphegor vint en ce monde, ayant accepté ces conditions et reçu l'argent, et s'étant promptement mis en équipage, il arriva à Florence avec une suite magnifique. Il y fut reçu avec beaucoup de courtoisie, et il y établit son domicile, par préférence à toutes les autres villes de la terre, comme celle qu'il jugea plus propre à faire valoir son argent, et où l'usure se pratique le mieux. Il se fit appeler Rodéric de Castille, et se logea près du bourg de Tous les Saints; et afin qu'on ne s'arrêtât pas à s'informer plus amplement de sa qualité, il déclara qu'il était Espagnol, d'une naissance assez médiocre; mais qu'ayant voyagé en Syrie, il avait négocié dans la ville d'Alep, où il avait gagné tout son bien, et que

s'étant voulu retirer, il était venu en Italie, résolu de s'y établir et de s'y marier, comme étant un pays plus poli que l'Asie et plus conforme à son humeur. Comme il s'était fait un corps à sa manière, il était beau et de bonne mine; il paraissait être à la fleur de son âge; et ayant dans peu de jours fait connaissance avec les principaux de la ville et fait montre de ses richesses et de sa libéralité, témoignant à tout le monde une extrême honnêteté et une grande douceur, plusieurs des nobles qui avaient peu de biens et beaucoup d'enfants s'empressèrent de le caresser et de rechercher son alliance; mais il préféra à toutes les autres femmes Honorie, fille d'Améric Donati, une des plus belles de Florence, et qu'il crut mieux lui convenir.

Le seigneur Donati était sans doute d'une très noble famille, et fort considéré dans sa ville; mais ayant encore trois autres filles, aussi prêtes à marier que leur aînée, et trois fils, hommes faits, on peut dire qu'il était très pauvre par rapport à sa qualité et au rang qu'il était obligé de tenir, et par sa nombreuse famille.

Rodéric n'oublia rien pour rendre ses noces pompeuses et magnifiques; tout y fut éclatant et splendide, et la fête en fut très galante; et comme, suivant la loi à lui imposée, il devait être sujet à toutes les passions des hommes, il eut l'ambition de rechercher les honneurs et les applaudissements publics. Il était avide de louanges, il aimait le faste; et cette passion lui fit faire de grandes dépenses. D'autre part, il prit tant d'amour pour Honorie, qu'il ne pouvait vivre sans elle, et, s'il la voyait triste ou mécontente, c'était assez pour le désespérer. Elle avait porté dans la maison de son mari, avec sa noblesse et sa beauté, un orgueil si insolent, que celui de Lucifer même n'était rien en comparaison; et Rodéric, qui avait éprouvé l'un et l'autre, trouvait que celui de sa femme l'emportait de beaucoup; mais cet orgueil alla bien plus loin quand elle s'aperçut que Rodéric l'aimait éperdument : elle se mit en tête de gouverner absolument, et de se donner une autorité sans mesure; elle lui commandait donc de faire les choses les plus difficiles, ou de s'abstenir des plus agréables; et sans avoir ni compassion ni respect pour lui, s'il s'avisait de lui refuser quoi que ce fût, elle l'accablait d'injures et d'outrages, à quoi elle joignait un mépris si déclaré que le pauvre diable en mourait de chagrin.

Ce ne fut pas tout : pour le gourmander davantage, elle feignit d'en être jalouse; mais la feinte dura peu, parce qu'elle le devint tout de bon. Rodéric était assez solitaire; il sortait peu, méprisant les divertissements vulgaires, auxquels il préférait l'étude et la lecture; il était officieux, et, s'intriguant dans les affaires de ses amis, il accommodait leurs différends, et leur donnait de bons conseils pour finir leurs procès. On pouvait dire de lui, sans mentir, que c'était un bon diable.

Cette conduite attirait chez lui force gens de toutes qualités et de tous sexes; il y venait des veuves, il y venait des religieux, il y venait des gens d'affaires. Honorie était incessamment aux écoutes, voulant savoir tout

ce qui se passait; elle avait même fait percer la porte du cabinet de Rodéric, afin de voir ceux ou celles qui conversaient avec lui; mais le trou en était presque imperceptible; il n'était su que d'elle. Par cet endroit elle pouvait entrevoir ce qui se passait, ou entendre quelque chose des conversations, qu'elle tournait toujours en mauvaise part, quelque innocentes qu'elles fussent; et, non contente de cette impertinente curiosité, qu'on ne saurait trop condamner en une femme, elle avait l'impudence de déclarer à son mari qu'elle avait vu et ouï tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait dit, et de lui faire là-dessus son procès sans miséricorde, sans vouloir écouter ses raisons; et plus le bonhomme s'efforçait de se justifier, plus elle le déclarait coupable, abusant ainsi de sa bonne foi et de sa patience.

Comme il est difficile qu'en écoutant de la sorte on puisse bien entendre tout ce qui se dit, et connaître l'intention de ceux qui parlent, Honorie en soupçonnait plus qu'elle n'en comprenait; et comme son mauvais naturel la portait à de malicieuses explications, elle crut tout de bon que son mari manquait à la foi conjugale, ce qu'elle crut encore avoir reconnu à d'autres marques; mais, ne sachant à qui appliquer ses soupçons, elle mit toute son étude à découvrir les intrigues maritales, et n'y épargna ni soin ni dépense. Pour cet effet elle tâcha de gagner tous les domestiques pour observer Rodéric, et disposa même un de ses frères pour l'accompagner partout, sous prétexte de lui faire honneur, afin qu'il ne pût faire un pas ni un mouvement dont elle ne fût informée.

Le frère ni les domestiques ne purent jamais rien découvrir de ce qu'elle souhaitait; la conduite de Rodéric était sage, et il se comporta toujours si honnêtement en leur présence, qu'ils ne purent se dispenser d'en faire de louables rapports. Les démons sont chastes naturellement, et celui-ci, quoique soumis aux passions humaines, n'eut jamais de faible du côté de l'amour que pour sa femme. Honorie ne fut pas satisfaite du rapport de son frère, ni de celui des domestiques; elle crut qu'ils étaient négligeants ou gagnés par son mari : cela fut cause qu'elle rompit avec ce frère, et qu'elle chassa tous les domestiques, en la présence même de Rodéric, qui n'eut jamais la force de révoquer ce bannissement, quoiqu'injuste, et que, parmi les domestiques, il s'en trouvât de bons et de fidèles, tant il craignait d'irriter cette femme, qui le bravait impunément. Les démons mêmes qu'il avait amenés avec lui pour le servir en forme humaine, comme domestiques affidés, furent si mal traités et si longtemps, qu'ils quittèrent comme les autres, et aimèrent mieux retourner en enfer que de demeurer avec elle. Le changement de domestiques donna lieu à d'autres ombrages et à d'autres querelles, si l'on peut appeler ainsi une persécution où la femme insultait incessamment, et le mari souffrait tout sans rien dire. Elle voulut gagner à elle le monde nouveau qu'elle avait fait; la première leçon qu'elle leur donnait était d'être toujours de son parti contre son mari, de ne rien faire de ce qu'il commanderait sans qu'elle l'eût examiné et permis, et de prendre garde à ses déportements,

dont elle voulait être informée sur-le-champ, à peine d'être chassé. C'était autant d'espions qu'elle voulait avoir auprès de ce pauvre mari, dont elle disait tout le mal qu'elle pouvait, se plaignant toujours et n'étant contente d'aucune démarche qu'il pût faire.

Les domestiques, prévenus contre Rodéric, employaient les premiers jours à observer sa conduite, en laquelle ne voyant rien que d'honnête et de raisonnable, les plus sages n'en faisaient aucun rapport à Honorie qui ne fût à sa louange ; cela ne lui plaisait pas, et lui donnait lieu de les quereller premièrement, et quelquefois de les battre de ses propres mains, et ensuite de les chasser honteusement et avec scandale, les accusant ouvertement, quoique fausement, ou de larcin ou de débauche, et en secret d'être du parti de son mari, qui les avait gagnés, ce qu'elle appelait être du mauvais parti et du plus faible.

Les serviteurs ou servantes qui valaient le moins étaient caressés pourvu qu'ils applaudissent à la dame, et qu'ils entrassent dans ses sentiments, méprisant Rodéric, et disant du mal de lui ; elle les y forçait même souvent, et d'avouer des choses qu'ils ne savaient pas, comme s'ils les eussent vues, à peine d'être chassés comme les premiers ; et l'artificieuse femme, qui voulait justifier ses violences et son orgueil auprès de ses parents et de ses amis, appelait en témoignage devant eux ces serviteurs corrompus, qui blâmaient la conduite de Rodéric et donnaient gain de cause à sa femme. Ces gens ne manquaient pas de se prévaloir des folies de la femme et de la patience du mari ; ils volaient impunément l'un et l'autre, et dissipaient leur bien avec fureur. Honorie, s'en apercevant enfin, était contrainte de changer encore de domestiques, et cela arriva si souvent, qu'en une seule année elle eut plus de cinquante femmes de chambre différentes, les unes après les autres, dont les plus vertueuses méritaient le fouet par les mains du bourreau.

Honorie n'en demeura pas là : elle voulut jouer et recevoir des joueurs chez elle ; il en vint beaucoup de tout sexe, de tout âge et de toutes qualités ; le bon accueil qu'elle leur fit, et son peu d'adresse au jeu, les attira. Elle perdait presque toujours, et souvent de grosses sommes ; à cela elle joignait de fréquents cadeaux et des repas magnifiques, ce qui consuma beaucoup le pauvre Rodéric, car ses revenus n'y suffisaient pas. Sa patience fut encore la même sur ce chapitre ; il n'en osait rien témoigner, et s'il lui échappait d'en toucher quelque chose dans leur conversation particulière, c'était une querelle aussi forte que sur le chapitre de la jalousie. Quoi ! Disait Honorie, blâmer mon jeu, qui m'attire tant d'honnêtes gens, et où je gagne beaucoup ! Veut-il donc me traiter en petite bourgeoise, et me renfermer dans une chambre noire ? Ce divertissement innocent dont je me soucie, ne l'admettant que par complaisance, empêche-t-il que je ne veille sur ma famille et sur les affaires domestiques ? Trouvera-t-on une maison à Florence mieux réglée que la nôtre, et où toutes choses soient mieux en ordre, et le tout par mes soins ? Aimeraït-

il mieux que je fisse l'amour comme telle et telle (nommant plusieurs dames de sa ville, plus honnêtes femmes qu'elle, et dont néanmoins elle déchirait impitoyablement la réputation) ?

C'est l'humeur des joueuses, lesquelles, pour élever leur conduite sur celle des femmes qui sont assez sages pour n'aimer pas le jeu, les accusent de galanterie, leur maxime étant qu'une femme doit jouer ou faire l'amour. Mais celles qui étaient les plus maltraitées par Honorie étaient les amies de Rodéric : car la jalousie, se joignant à l'inclination maligne de médire, ajoutait à leur égard tout ce que la fureur lui pouvait inspirer. Elle n'épargnait pas même ses proches parentes qui croyaient devoir quelque affection et de la confiance à Rodéric, à cause de l'alliance ; c'était contre celles-là qu'elle se déchaînait davantage. Un jour qu'étant à table avec son mari, elle avait entamé cette matière avec tant de véhémence qu'elle parlait contre une de ses parentes comme d'une dissolue et qui n'avait nulle pudeur, avec des circonstances, lesquelles, bien que fausses et inventées, ne laissaient pas de faire horreur : « Mais, Madame, lui dit son mari, peut-on penser ce que vous dites de son prochain, sans en avoir aucune preuve ? Est-ce par votre expérience que vous jugez si mal de la vertu de votre sexe ? On ne devrait soupçonner autrui que des faiblesses dont on est capable : pensez-vous que Dieu vous ait favorisée d'un privilège spécial ? Et quand vous voulez qu'on le croie prodigue de chasteté envers vous, est-il à présumer qu'il en soit avare envers les autres femmes ? »

Honorie, révoquant à injure ce qu'on venait de lui dire, s'échappa contre son mari d'une force à perdre toute considération ; elle lui dit qu'il soutenait toujours le mauvais parti ; que c'était une preuve qu'il aimait la débauche, et qu'il avait de mauvaises habitudes avec celles dont elle avait parlé ; qu'elle les ferait repentir tous deux ; qu'elle publierait partout leur commerce. Et Rodéric, ne pouvant plus souffrir que l'innocence de cette dame fût plus longtemps outragée, la pria de se taire, et d'un ton ferme ajouta : que la vertu de la dame était sans reproche ; qu'il n'endurerait pas qu'elle fût ainsi maltraitée par le poison de la médianse ; qu'elle valait plus qu'Honorie, laquelle il croyait elle-même si faible, que, si sa vertu n'était à l'abri de son peu de mérite, son honneur serait de longtemps plus ébranlé que de raison ; qu'elle était un tyran sans miséricorde, qui exigeait un tribut de patience des gens qui lui en devaient le moins. Il n'en fallait pas tant pour porter la fureur de cette femme jusqu'au dernier excès : elle leva la main contre son mari, qui évita le coup ; mais elle lui jeta certain meuble par la tête qui l'atteignit un peu. Il ne put endurer cette dernière insulte sans repousser l'injure, et il allait se venger, peut-être assez rudement, lorsqu'un voisin, qui vivait familièrement avec eux, survint inopinément. Rodéric s'arrêta à sa vue, et fit même signe à Honorie de se taire ; mais c'était le moyen de la faire crier davantage. Elle déclama de nouveau contre son mari ; elle l'accusa

Table des Matières

Le Démon Marié.....	7
Pensées.....	21

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure métallique.

Dépôt légal : avril 2020